

Périphériques

La culture à Saint-Martin-d'Hères - de mars à juin 2017 - n° 82



Trois petits pas au cinéma

Les très jeunes enfants sont-ils des spectateurs à part entière ? Comment leur faire aimer le cinéma ? Quelle programmation adaptée aux capacités et à l'imaginaire de ce jeune public ? À ces questions, Mon Ciné répond tout au long de l'année, mais hausse un peu la voix lors de son festival *Trois petits pas au cinéma*, dont la 5^e édition aura lieu en ce mois d'avril.

Sommaire

■ Le Théâtre du Réel
en résidence

Scène > p. 2

■ Dossier : le 30^e festival
des Arts du récit

> p. 5

■ Bal de la Liberté

Scène, fête > p. 10

■ Cinéma : l'association
À bientôt j'espère

Cinéma > p. 11

■ Cinéma : festival ciné
tout-petits

Cinéma > p. 12

■ Mathilde Denize, de la
résidence Saint-Ange
à l'Espace Vallès

Art contemporain > p. 14

2



Direction des affaires culturelles,
Maison communale,
111 avenue Ambroise Croizat,
38400 Saint-Martin-d'Hères,
téléphone : 04 76 60 73 32

Internet :

www.saintmartindheres.fr

Directeur de la publication :

David Queiros.

Rédactrice en chef :

Hélène Millieux.

Rédaction : Jean-Pierre Chambon,

Danielle Maurel-Balmain.

Dépôt légal : mars 2017

ISSN 1165-0052

Conception :

Direction de la communication.

Le théâtre du Réel repousse les frontières ■

Après le Vox International Théâtre et la Fabrique des petites utopies, L'heure bleue accueille en résidence le Théâtre du Réel pour une durée de trois ans. Déjà ancrée dans le territoire martinérois, la compagnie en connaît de longue date les lieux et les acteurs, l'histoire et la mémoire. Elle en est partie prenante, observant et labourant ce terrain sans relâche, entre permanence et renouvellement. Alors comment "résider" là où l'on est déjà implanté ? Quelle dynamique inédite un tel accueil peut-il impulser ? Pour quelle nouvelle exploration du monde proche et quelles réflexions sur le monde lointain ? Or, une résidence artistique fournit par définition un espace-temps privilégié, des moyens et des partenariats nouveaux : elle propose un voyage, une mise en jeu originale, un décalage momentané. Fort de son ancrage ancien, le Réel trouve ainsi l'occasion, sans temps d'adaptation nécessaire, de pousser plus loin sa curiosité, d'en cueillir plus vite les fruits. Trois années prometteuses s'ouvrent ainsi, riches de création et de transmission approfondies.

C'est autour du champ vaste de nos "étranges frontières" que le Théâtre du Réel construit depuis quelques mois déjà les strates de sa résidence. Le travail engagé dès 2016 a commencé à produire ses effets avec la première création collective, *Y a-t-il trop d'étrangers dans le monde ?*, donnée le 8 mars dernier sur la scène de L'heure bleue, et présentée comme le lancement officiel de la résidence. Autour d'Yves Doncque et Nicolas Prugniel, les comédiens ont inventé et écrit leurs personnages, en les vérifiant peu à peu sur le plateau, et ce à partir d'une trame initiale : l'arrivée de migrants dans la communauté d'une petite ville. Celle-ci vient perturber l'apparente harmonie, aviver les fantasmes et les peurs. Le jeu des personnages – chaque comédien en incarne deux – fait émerger la complexité des représentations et évite ainsi la caricature. Pas le bien et le mal, mais un arc-en-ciel d'émotions et de paroles.

Collégiens en scène

Si la création autour d'un fil conducteur est l'âme d'une résidence territoriale, son cœur battant est sans doute le travail de médiation et de transmission au long des trois années. En ce sens, le Théâtre du Réel veut renforcer ses liens déjà existants, notamment avec le monde scolaire et universitaire, et pousser plus loin et plus finement son immersion. En ce début d'année, l'équipe s'est ainsi installée plusieurs jours



© P.P.A

3

au collège Édouard Vaillant. Rencontres, discussions et ateliers avec les élèves faisaient suite à un voyage de ces derniers en Alsace, notamment au Parlement Européen à Strasbourg et sur le site de l'ancien camp de concentration Natzweiler-Struthof. Au final, les collégiens présenteront en avril leur spectacle sur la scène de l'Espace culturel René Proby.

Puzzle

Pour le Théâtre du Réel, le parcours sur ce fil conducteur des frontières consiste aussi à repousser les siennes, à élargir son territoire. Si des actions de médiation et de

formation se poursuivent, comme au lycée Pablo Neruda, de nouveaux partenariats ont été noués, notamment avec le collège des 6 vallées à Bourg d'Oisans et l'école du Grand Châtelet à Grenoble, où des ateliers ont commencé dès l'automne 2016. Ainsi, le printemps 2017 est-il l'occasion d'un travail sur le campus universitaire auprès d'étudiants du CUEF pour des collectes de témoignages qui serviront de matériau pour la création. Un puzzle se construit peu à peu, et la liste est longue des complicités que l'équipe artistique souhaite nouer dans un avenir proche, tout en préservant la cohérence globale de son projet.

Une résidence mouvementée ■

Rompu au travail de terrain et à l'éducation populaire, le Théâtre du Réel veut déployer au long de sa résidence un certain nombre d'outils et de méthodes, et interroger ardemment le lien entre l'individu et le territoire.



4

Une telle direction de travail implique de se mettre en mouvement, y compris physiquement. La ville caméléon, le puzzle qu'est Saint-Martin-d'Hères se prête bien à une démarche conçue comme une série de parcours où il s'agit de "rendre visite" aux habitants, aux passants, aux usagers des lieux publics, mais aussi aux partenaires associatifs, aux acteurs culturels. À la fin du chemin, un certain nombre de "compagnons de route" auront cheminé aux côtés de l'équipe, le temps d'un atelier, d'une collecte de témoignages, d'une représentation, d'un stage ou d'une lecture. Du campus ou de la Galochère aux étoiles du quartier Renaudie, c'est une recherche tous azimuts qui a donc déjà commencé.

Il existe aussi un mouvement interne au sein du projet, un pendule qui oscille entre collecte, écriture, transmission, formation et création. De fait, la résidence devient vitrine des savoir-faire de la compagnie, trace et mémoire, lui permettant de déplier tous ses atouts artistiques. Côté scène, la diversité est aussi de mise. Ainsi, entre la première création et le spectacle final mêlant amateurs et professionnels, le Théâtre du Réel reprendra *Infâmes*, son spectacle de 2014. En 2018, l'équipe montera la pièce de Gilles Boulan, *Le Chemin de la maison* (édition de l'Aiguille, 2013). Titre et choix on ne peut mieux adaptés, puisque cet auteur dramatique installé en Normandie y met en scène

poétiquement les douleurs de l'exil et les souffrances de tous les déracinés, à travers l'histoire d'un homme parti en quête de sa maison et de son histoire en Palestine. Mêler aux paroles d'ici des voix venues d'ailleurs est une des lignes directrices d'un projet de théâtre dont le réel reste, obstinément, la source de réflexion et de création.

C'est la CataCrise !

Six clowns, oui, mais d'un genre très spécial, plutôt mobiles et même quadracyclistes, puisqu'ils se déplacent dans la ville en "rosalie". Les CataCriseurs, qui ont déjà œuvré à plusieurs reprises, le Théâtre du Réel y pensait depuis longtemps. L'envie d'une nouvelle intervention artistique sur le territoire devient donc réalité. Plus du côté du happening que de la cérémonie, ce sextet de clowns ne pédale pas dans la morosité ni dans le convenu. Objectif : faire parler, faire réagir, bousculer quelques frontières. Déplier le trop bien plié de la culture ? Froisser éventuellement ? En tout cas porter régulièrement un regard décalé sur la ville et son quotidien. Entre improvisation et travail sur un canevas de paroles, les CataCriseurs ont prévu leurs interventions – annoncées ou non – sur le mode de la série, à raison d'un épisode par mois à partir de juin 2017. L'intégrale sera donnée à l'automne à la Maison de quartier Aragon.

D. M

*Festival des Arts du récit
du mardi 5 au samedi 20 mai*

TRENTIÈME ÉDITION



04 76 51 21 82
artsdurecit.com

Le 30^e festival des Arts du récit

5

Il était trente fois ■

Et de 30 pour le festival des Arts du récit ! L'occasion de jeter un œil rétrospectif sur un événement qui a accompagné la reviviscence d'une tradition tombée en désuétude, ou l'art de faire du neuf à partir de l'ancien. Cette trentième édition, fidèle à ce qui s'impose déjà comme une tradition, convoque quelques figures majeures et fait entendre des voix nouvelles.

Tout a commencé au printemps 1986 : cinq conteurs venus d'horizons divers – Mimi Barthélémy, Annie Kiss, Hamed Bouzzine, Sam Cannarozzi, Manfei Obin – sont invités au musée dauphinois. Autour d'Henri Touati tout récemment arrivé de Paris et à l'initiative de cette invitation, un collectif se constitue alors dans l'agglomération pour lancer un festival du conte, un rendez-vous annuel célébrant le renouveau de la littérature orale initié une décennie plus tôt. « *L'un des objectifs du collectif était alors de montrer que le conte ne se limitait pas à une activité réservée aux enfants, que les conteurs s'adressaient aussi à un public adulte* », rappelle Katy Feinstein, ancienne bibliothécaire et présidente du centre des Arts du récit en Isère.

En 1993, le collectif laisse place à une association et l'événement change de dénomination pour devenir festival des Arts du récit. Cette nouvelle appellation vient souligner que l'art du conteur a réussi sa métamorphose, qu'il n'est pas figé dans une tradition, mais désormais pluriel, ouvert à des formes diverses. Le conteur peut se produire sur scène, à l'instar du comédien, mais sans endosser les codes de l'art dramatique ni les contraintes de la mise en scène. Héritier d'un passé immémorial, le conte se présente alors comme une discipline inédite du spectacle vivant (même si, bien évidemment, la relation de proximité avec l'auditoire fait toujours partie de la pratique). Bruno de La Salle, Yannick Jaulin, Pépito Matéo, Henri Gougoud, Catherine Zarcate et quelques autres ont en ce sens ouvert la voie, en pionniers.

Objet patrimonial et matière à interprétation

Ce renouveau n'a pas été sans susciter, sinon une polémique, des interrogations de la part de certains ethnologues folkloristes pour qui le conte devait rester un objet patrimonial, un sujet d'étude anthropologique, plutôt qu'un matériau se prêtant à l'interprétation au gré des formes expérimentales de l'oralité. Si la controverse n'a plus cours aujourd'hui, c'est aussi parce que, souligne encore Katy Feinstein, le festival s'est efforcé de développer une réflexion sur la littérature orale, en accompagnant sa programmation de colloques où fut sollicitée, très tôt, l'intervention des philosophes et sociologues de la région, tels Pierre Sansot, Jean-Olivier Majastre, Pierre



Marie-Hélène Gendrin

Péju, Daniel Bougnoux... Dès l'origine, l'équipe du centre des Arts du récit s'est attaché à populariser la pratique du conte, à transmettre et répandre sa bonne parole dans les lieux et milieux les plus divers, inférant que les conteurs amateurs pouvaient aussi s'avérer d'excellents ambassadeurs du festival. Accompagnant les conteurs passés professionnels afin qu'ils puissent acquérir une reconnaissance, une visibilité, le centre des Arts du récit en Isère fonctionne aujourd'hui « *comme une plateforme de développement et de ressources* », précise sa directrice, Martine Carpentier. « *Le centre propose des projets et répond à des demandes. Il est un label de qualité reconnu par ses tutelles, son expertise est établie. Scène conventionnée sans lieu, il s'associe avec des salles de spectacles, travaille en réseau et entretient des liens avec des partenaires internationaux. Il a d'ailleurs aidé à la mise en place de festivals à l'étranger, au Québec, au Burkina-Faso, en Côte d'Ivoire.* »

La dimension internationale de la francophonie, présente depuis la première édition, caractérise la diversité que le festival défend. Diversité qu'on retrouve au plan des approches formelles, intégrant des collaborations avec d'autres disciplines artistiques, comme au plan des répertoires, nourris de contes populaires, des mythes et des épopées, ou puisant à d'autres sources du fantastique ou ailleurs, dans les histoires personnelles ou l'actualité.

J-P. C.

45 artistes au programme

La 30^e édition du festival des Arts du récit en Isère s'inscrit évidemment dans le même esprit d'ouverture et propose, parmi les quarante-cinq artistes au programme, des conteurs qui ont accompagné l'événement depuis son origine et d'autres encore pas ou peu entendus en Isère – comme Julie Boitte, Sabrina Chézeau, Florence Desnouveaux ou Matthieu Epp. Plusieurs rendez-vous ont lieu à Saint-Martin-d'Hères, notamment trois à l'Espace culturel René Proby. Le premier accueille Henri Touati, fondateur et ancien directeur du centre des Arts du récit, et plusieurs conteurs (Myriam Pellicane, Didier Kowarsky, Hamed Bouzzine, Adama Adepoju, Jennifer Anderson...) pour une soirée événement, entre conversation et spectacle, évoquant 30 ans d'histoires (10 mai à 19 h 30). Le second permet à Frédéric Naud et Jeanne Videau de raconter une vraie histoire de fous, celle du docteur Tosquelles, le premier psychiatre à ouvrir son centre pendant la dernière guerre (15 mai à 19 h 30). Frédéric Naud revient seul (17 mai à 19 h 30) pour entraîner l'auditoire dans un road movie à bord d'un minibus grâce à une narration quasi cinématographique. À l'occasion du banquet des trente ans (14 mai, centre des arts du récit), l'actrice conteuse Francine Vidal tentera dans une sorte de performance participative de guérir les moindres maux avec ses remèdes poétiques et sa pharmacopée verbale. Enfin, L'heure bleue propose une sorte de cinémascope envoûtant animé en duo par le batteur scatteur rappeur André Minvielle et le comédien Jacques Bonnaffé (*Le salon indien*, 13 mai à 20 h).

J-P. C.



Adama Adepoju



Catherine Gaillard



André Minvielle



Angelina Galvani



Frédéric Naud



La méningite des poireaux



Luigi Rignan

Jean Guibal

directeur des affaires culturelles au conseil départemental

« Au musée dauphinois, le conte a toujours constitué l'un de nos patrimoines les plus importants, d'autant que l'un de nos anciens conservateurs, Charles Joisten, a effectué un travail considérable de collectage en Dauphiné et Savoie pendant plus de vingt-cinq ans, travail que nous avons essayé de mettre en valeur avec la publication de plusieurs volumes. C'est un patrimoine immense qui a été tard reconnu : on ne peut plus aujourd'hui collecter de contes, tout a été revu par Walt Disney ! Les musées ne sont pas là uniquement pour collectionner de beaux objets, des témoignages matériels, ils s'intéressent aussi à ce patrimoine immatériel essentiel. Nous nous sommes associés au festival dès qu'Henri Touati l'a lancé. J'avoue qu'au début je n'y croyais pas trop, mais l'événement a très rapidement connu un grand succès. »

Myriam Pellicane

conteuse

« C'est Henri Touati qui m'a repérée sur scène, à Lyon, lui qui m'a bousculée, aidée à monter une compagnie, m'a commandé des créations, m'a accueillie en résidence et m'a soutenue auprès des institutions. Il a joué pour moi un rôle de parrain : il m'a poussée à aller vers ma propre identité, ma propre originalité, à oser faire avec ce que j'étais profondément. Je viens de la culture rock et j'ai donc été l'une des premières à m'entourer de musique électro. Mon répertoire est la tradition, les mythologies, les contes merveilleux ou initiatiques, mais tout est dans la façon de raconter et de faire de ces récits des objets contemporains. Cette année, je serai au festival en duo avec Didier Kowarski d'une part, et entourée de jeunes talents belges et français que je veux faire découvrir. À mon tour d'aider les autres. »

Irène Sagatichian

bibliothécaire

« Je suis convaincue, par expérience, que le goût de la lecture peut être déclenché par l'écoute de récits oraux. La littérature orale et la littérature écrite sont deux mondes parallèles qui se rejoignent, on est dans le même imaginaire, cela fait appel aux mêmes sentiments, ce sont les mêmes frontières qu'on recule. La littérature orale a toute sa place dans les bibliothèques, et notamment auprès des jeunes à qui elle peut transmettre l'appétence pour la lecture, nous travaillons à cela. Je viens moi-même d'un milieu où il n'y avait pas de livres. Mais mes deux grands-mères analphabètes m'ont raconté beaucoup d'histoires quand j'étais enfant, cela m'a structurée. C'est pourquoi je me suis engagée spontanément dans l'aventure du festival, dès le tout début, lorsque avec Henri Touati et la MJC Sud nous avons mis en place une première semaine du conte. »

Pierre Péju

écrivain

« J'ai fait la connaissance d'Henri Touati quand j'ai publié *La Petite Fille dans la forêt des contes* et je me suis aussitôt senti à l'aise avec l'esprit du festival, ouvert à toutes les formes de récit, à toutes les façons de raconter, et offrant des perspectives très actuelles à des thèmes anciens. Ma référence de base a été la découverte du romantisme allemand, qui a eu à cœur, avec Hoffmann, les frères Grimm, les frères Schlegel, de réactiver une énergie narrative puisée dans les contes traditionnels. J'ai pris le parti d'une approche bachelardienne, où l'imaginaire est en perpétuel mouvement à l'image des nuages toujours changeants, contre la réduction psychanalytique de Bruno Bettelheim, qui aboutit au massacre de la beauté du récit et de la liberté de l'imaginaire. »

Bruno de la Salle conteur

« Quand j'ai commencé à raconter, j'étais le dernier des Mohicans, ou le premier explorateur. Je me suis intéressé au conte merveilleux pour en faire un récit contemporain. Le conte traditionnel avait disparu, il était, en France, relié à une société rurale et empreint d'une inspiration médiévale. J'ai eu cette prétention, cette intention de restituer la culture orale traditionnelle dans le monde d'aujourd'hui, de la faire entendre, revivre. Je m'intéresse particulièrement aux épopées – j'ai raconté l'Odyssée, Roland ou les 1001 Nuits – car je les considère comme des récits fondateurs d'une civilisation, des œuvres patrimoniales. Dès 1979, avant même le festival, j'avais participé à des manifestations organisées dans les bibliothèques de Grenoble. Le festival des Arts du récit en Isère est resté le plus grand festival du genre en France. C'est significatif que le conte soit rené, ou presque, à Grenoble, une ville qui a été un modèle culturel pour toute la France. »

Nathalie Thomas conteuse

« Je me suis engagée sur mon chemin artistique très intuitivement. Jeune, à Vienne, j'étais passionnée d'écriture, j'ai eu l'expérience de dire mes poèmes sur une scène très tôt et je me suis intéressée au théâtre. Aussi, quand le festival du conte a organisé des concours d'amateurs, j'ai trouvé cela plutôt facile, je pouvais endosser la parole de personnages sans m'attacher à leur psychologie. Quand je suis devenue professionnelle, j'ai toujours eu un soutien fort du centre, le fait d'avoir sa recommandation a joué comme une garantie. Ce qui me passionne, c'est la question de la parole dans l'instant. Dire un conte est chaque fois une nouvelle visite, une reformulation qui dépend de l'humeur du moment. Tous les conteurs vous le diront, l'art du conte est un art de la relation. Et relater c'est raconter et être en relation. »

Daniel Estades photographe

« Ancien directeur de la MJC des Allobroges à Grenoble, qui a accueilli des conteurs, et membre du CA du centre des Arts du récit, je suis devenu, depuis ma retraite, un peu le photographe "officiel" du festival. Le conte ne correspond plus à l'image d'Épinal d'une histoire réservée aux enfants, la prestation des conteurs s'apparente plus aujourd'hui à un one man show. Ce que je cherche à capter, c'est la gestuelle du conteur, sa mimique, tout ce qui fait son expressivité sur scène. J'essaie que mes photos soient un résumé de la personnalité de l'artiste, aussi quelquefois il m'arrive de faire un montage rassemblant sur l'image plusieurs de ses attitudes, un peu à la manière d'un croquis de bande dessinée. »

Henri Touati fondateur du festival des Arts du récit

« Lorsque nous avons commencé, on comptait une vingtaine de conteurs en France. Ils sont aujourd'hui plus de mille professionnalisés et des milliers de pratiquants amateurs. Nous avons participé de ce mouvement en étant moteur. L'importance du développement d'une discipline se mesure dans ses réalisations, mais aussi dans l'exigence qu'elle porte elle-même, et à ce titre on peut dire que les arts du récit apportent un regard différent sur le monde, enrichissant d'une dimension littéraire ce qui ressortit plutôt du patrimoine tout en le faisant entrer dans le spectacle vivant. C'est aussi une approche plus partagée, liée à la relation entre celui qui dit et celui qui écoute. À la dimension artistique – la capacité d'inventer de nouveaux récits, un nouveau rapport au monde – s'ajoute la dimension culturelle, la capacité de faire bouger la pensée et de la faire partager. »

J.P.C.



Le Bal de la Liberté ■

Sous les platanes enguirlandés de lampions de la place de la Liberté, au cœur de l'ancien village de Saint-Martin-d'Hères, l'orchestre des Barbarins fourchus et le quartet d'Arnaud Van Lancker, venu du Nord, animeront le désormais traditionnel Bal de la Liberté.



Sous les platanes qui couronnent la place de la Liberté et lui prêtent tout le charme des villages du Sud, le quartet de l'accordéoniste Arnaud Van Lancker insufflera dans le lieu un petit vent du Nord. Issue de la compagnie du Tire-Laine, la formation vient en effet du pays lillois. Elle assurera la première partie du Bal de la Liberté avec un programme de musiques plutôt traditionnelles au parfum de Bohême, accents tziganes, résonance klezmer et autres swings endiablés, entre envolées jazz et rythmes manouches, valse musettes et tango à gogo. Un démarrage tout en sensualité sur lequel le chanteur, les deux chanteuses et les cinq musiciens de l'orchestre des Barbarins fourchus grefferont un tempo rock'n'roll tout en énergie communicative, avec un répertoire mêlant des compositions originales à des standards des années cinquante à quatre-vingt-dix du siècle dernier.

10



Arnaud Van Lancker

Mais les deux groupes ne resteront pas étanches, tant les affinités entre eux sont profondes et anciennes. Les Barbarins fourchus comme leurs homologues nordistes du Tire-Laine comptent déjà vingt-cinq années d'existence et se connaissent depuis leurs débuts. C'est pourquoi Delfino, le chanteur et fondateur des Barbarins annonce une petite surprise pour l'occasion. La soirée sera animée par Lino, le percussionniste et vétéran des Barbarins fourchus qui assurera les présentations et transitions, ainsi que les remises de prix décernés aux danseurs, histoire d'en rire, bien sûr. Ce bal est d'abord et surtout l'occasion de célébrer, par un moment de gaieté, l'anniversaire du 8 Mai 1945, la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe et la Libération de la France de la terrible, odieuse et meurtrière oppression nazie.

J.P.C.

• Place de la Liberté
Bal de la Liberté
Vendredi 5 mai, 20 h



Le documentaire sort du bois ■

Au cœur du quartier Renaudie, l'association À bientôt j'espère fait feu de tous bois pour partager sa passion du film documentaire. Plus que la seule diffusion, Loïc Cloez et Cyril Hugonnet, ses deux animateurs, visent un nouveau rapport au spectateur. Un projet radical et joyeux où le visionnement s'insinue dans une large expérience sensible.

Comme d'autres passionnés de films documentaires, Loïc Cloez et Cyril Hugonnet se rencontraient lors de festivals, entre Lussas, Douarnenez, Paris et ailleurs. Comme eux, ils déploieraient la vie très ténue de ce type de film, retombant très vite dans l'invisibilité. Autre constat, précise Loïc Cloez : « *autour de la projection, et surtout après, on vivait de grands moments de partage et d'émotions, on rêvait de retrouver cela...* »

En 2012, forts de ces impressions, ils créent avec d'autres amis l'association À bientôt j'espère. Montrer des films qu'ils aiment, mais pas seulement : revoir le rapport au spectateur, partager avec lui plus qu'un simple visionnement. Les maîtres-mots : parole, convivialité, rencontre.

Le premier pas dans l'aventure, ce sera le cinéma documentaire chez l'habitant. Le principe en est simple : une personne invite chez elle une douzaine de voisins, amis, collègues, proches, etc. En amont, elle aura choisi le film avec Loïc et Cyril. Après la séance, place aux mots et aux émotions, autour d'un verre et d'un repas partagé. Le cinéma documentaire, parce qu'il pose des questions sur le monde et fait écho à nos vies, sait déclencher parole et écoute. Beau paradoxe, souligné par Cyril Hugonnet : « *Moins les invités se connaissent, plus la soirée est exceptionnelle, et plus on va loin dans l'intimité du partage...* »

Ne pas se plaindre, et inventer

Le dispositif est adapté à des lieux publics, culturels, institutionnels. Avec son salon mobile, À bientôt j'espère fait d'une salle polyvalente de maison de quartier une éphémère salle de cinéma. En 2016, 89 séances ont ainsi été inventées. Toutefois, pas question de grandir pour grandir ni de devenir de simples prestataires. « *On construit pas à pas, insiste Cyril Hugonnet, en préservant la cohérence... On se rencontre, on imagine ensemble. Il s'agit moins de "faire" que de "vivre" quelque chose avec des personnes, et donc chacun se souviendra.* » Pour l'essentiel, le public de À bientôt j'espère n'était jamais allé voir un documentaire en salle. L'association est donc bien au cœur d'un projet d'éducation populaire, proposant une alternative, secouant les habitudes. Comment aller plus loin ? Jusqu'où pousser le partage ? Par exemple en créant des "ateliers de programmation". Fin 2016, pour le mois du film documentaire, celle-ci a été conçue par un groupe de 20 spectateurs et accueillie par six salles de l'agglomération. Même expérience à la prison de Varces et Saint-Quentin Fallavier, où ils sont présents chaque mois. Parmi les projets, un week-end cinéma, un parcours autour de plusieurs films, convivial comme il se doit. Ce faisant, l'association tient son cap : non pas faire événement, mais faire sens. Dans une lenteur propre à entretenir le désir et la créativité. « *Il faut s'insatisfaire de l'état des choses, non en se plaignant mais en inventant autre chose.* »

Pour organiser une séance chez vous :
info@a-bientot-j-espere.org ou 07 71 02 06 27



Une utopie cinématographique

À bientôt j'espère est le titre et la dernière phrase d'un film de Chris Marker, tourné en 1967 lors de la grande grève à l'usine Rhodiaceta de Besançon, sorte de prélude à mai 68. De cette expérience de cinéma documentaire naissent les groupes Medvedkine : critiqué par certains ouvriers, Marker décide en effet – avec d'autres cinéastes – de leur donner les moyens de filmer eux-mêmes. Mettre le cinéma "aux mains du peuple" : cela donna, entre 1967 et 1974, des films militants, dont *Classe de lutte* (1968), *Les trois quarts de la vie* (1971) et *Avec le sang des autres* (1974).

À bientôt j'espère a été le début d'une utopie sociale et culturelle, où il s'agissait de se déposséder et de transmettre, de remettre à d'autres les clés d'une technique et le droit à la parole. Un désir de partage au cœur du projet de l'association martinénoise.

D.M.

Cinématernel ■

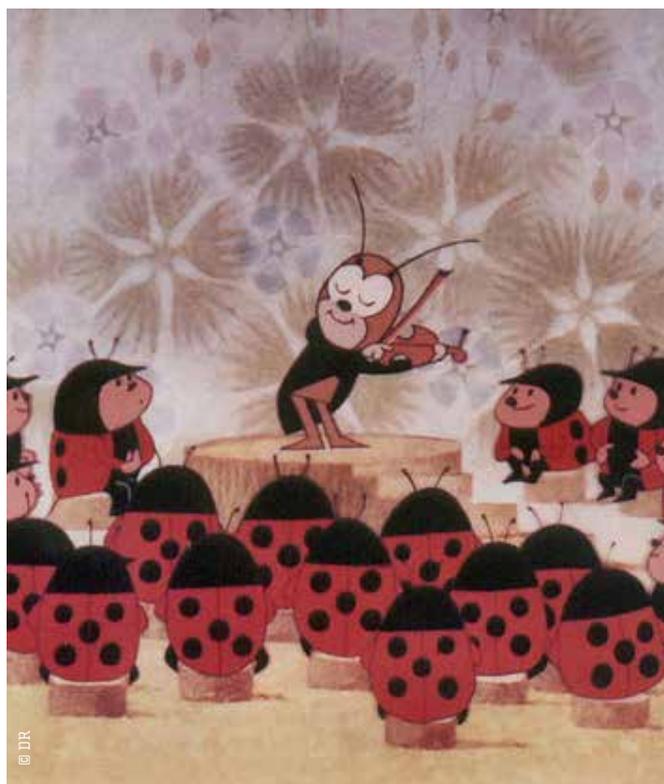
Les très jeunes enfants sont-ils des spectateurs à part entière ? Comment leur faire aimer le cinéma et les accompagner au spectacle ? Quelle programmation adaptée aux capacités et à l'imaginaire de ce jeune public ? À ces questions, Mon Ciné répond depuis longtemps et tout au long de l'année, mais hausse un peu la voix lors de son festival Trois petits pas au cinéma, dont la 5^e édition aura lieu en ce mois d'avril.

Pour la cinquième année, Mon Ciné propose son festival du film pour les tout-petits. Avec ses *Trois petits pas au cinéma*, la salle martinéroise vise son très jeune public, à savoir les enfants entre 2 et 6 ans. L'idée est née d'une longue expérience : depuis plus de 20 ans en effet, l'accueil régulier des enfants des crèches et des classes maternelles est une réalité. Une spécificité de la salle, pionnière en la matière, et qui a permis de construire une solide réflexion sur le sujet. Car le cinéma pour les très jeunes enfants ne va pas de soi, en tout cas il ne peut que s'inscrire dans une prise en compte globale de l'enfant et dans un projet d'éducation à l'image.

Permettre au jeune spectateur de voir, comprendre, s'é mouvoir, partager : comment sinon en l'accompagnant, avant même l'entrée dans la salle, tout au long de la séance et après celle-ci. Pour les plus jeunes, il s'agit souvent de leur première expérience de la salle noire, elle se doit d'être réussie et de promettre de beaux recommencements.

Tout en douceur

12



Le festival poursuit donc un double objectif : accompagner les enfants dans la découverte d'un lieu singulier et leur proposer des films de qualité. Les conditions d'accueil sont particulièrement soignées : pas de son trop fort, une lumière qui baisse tout doucement, et après la projection un moment à partager. Jeu, lecture, atelier ou rencontre avec un professionnel : un petit sas convivial avant la sortie, un moment pour parler, rire, réagir et partager ses émotions avec les autres enfants, les adultes, ses parents.

Trois petits pas au cinéma à Mon Ciné du 19 au 26 avril

Courts métrages d'animation, long métrage, ciné-concert, ciné-petit déjeuner, etc.

Pour cette édition 2017, le thème choisi – l'espace et les couleurs – promet des propositions inventives, concoctées notamment avec une plasticienne et l'équipe de la MJC Péri.

Quant aux séances, elles sont adaptées au jeune enfant, notamment à sa capacité de concentration. Le festival privilégie les courts – voire les très courts – métrages, et pimente sa programmation de moments spéciaux, tels que ciné-concert et ciné-goûter. Le très jeune public est de plus en plus choyé par les réalisateurs, et une vraie diversité s'offre ainsi pour cette tranche d'âge, les films provenant essentiellement de l'Europe du nord et de l'est, du Japon et de Chine. Les distributeurs spécialisés jeune public ne sont pas en reste et apportent aussi réflexion et pédagogie pour exploiter au mieux les films avant, pendant et après leur projection. La salle de cinéma devient ainsi un espace de découverte, de rencontre et d'expression.

D.M.



© Catherine Chapusot

Les délicates leçons de choses de Mathilde Denize ■

L'espace Vallès présente le travail que Mathilde Denize, artiste parisienne trentenaire, a réalisé durant ses trois mois de séjour à la Résidence Saint-Ange, à Seyssins. Un travail empreint d'une mélancolie légère qui associe peinture, céramique et objets détournés.



14

À distance de l'ostentatoire et du tapageur, l'art de Mathilde Denize, par sa manière, tient plutôt du chuchotement. L'artiste nous amène en effet du côté de l'intime, où l'on ne saurait se confier qu'à demi-mot. Il faut alors comme se pencher et tendre l'oreille pour deviner la teneur du secret qu'ainsi elle voudrait nous souffler.

À partir de petits riens, Mathilde Denize procède par libres associations. Elle agence dans de modestes mises en scène, relie par des correspondances intuitives des choses de peu de poids et de peu de prix qu'elle a trouvées, ici ou là, pas même des choses, des bribes dénichées dans le bric-à-brac d'une brocante à deux sous. Ce sont des bouts d'objets sans prétention, des objets ébréchés, incomplets, désuets, obsolètes, dérisoires, déclassés, mais toujours étonnamment singuliers, qu'elle a choisis, afin de les accorder à d'autres du même acabit. On dirait des fragments remontés au jour du fond d'une lointaine mémoire où ils étaient enfouis, d'humbles trouvailles archéologiques. Leur mise en situation dans des combinaisons plastiques les sauve du néant auquel ils étaient promis et les affecte d'un pouvoir d'émotion, les charge à nouveau de vie et de sens. Il est vrai qu'à condition qu'on sache regarder avec une attention bienveillante et en évitant toute tentation grandiloquente, la poésie peut éclore du plus simple prosaïsme.

Faire part, à l'Espace Vallès

Exposition de Mathilde Denize

du 1^{er} juin au 8 juillet

Vernissage jeudi 1^{er} juin à partir de 18 h 30

Dans ces suites, ces juxtapositions, Mathilde Denize introduit ce qui complètera l'équilibre de l'ensemble et créera une étincelle dans la conscience. Mais la signification devra rester flottante et le rébus ainsi composé ne se laisser jamais complètement déchiffrer. Aussi les peintures à l'huile qu'elle a réalisées et qu'elle dispose en vis-à-vis, les modelages en céramique qu'elle intercale dans les séries restent en accord avec les objets trouvés. Souvent ce sont des éléments du corps, des représentations d'organes : ici une bouche aux lèvres ourlées ou une tresse de cheveux, là un vieux moulage de main à laquelle il manque l'annulaire, là encore le dessin d'une paire d'yeux cernée d'un gros trait noir. Les toiles figurent des compositions identiques, ou encore des vêtements vides, suggestion de l'absence, d'où dépasse quelquefois une main.

La tonalité générale donnée à ces ensembles – gris terreux, bleus délavés, jaunes éteints – rappelle un peu la palette des natures mortes de Morandi et fait écho à la même sorte de silence. À l'opposé d'images aux déflagrations électriques que provoqueraient des collisions surréalistes, les compositions de Mathilde Denize évoquent les ex-voto, les reliquaires, et s'apparentent peut-être aussi à l'esprit du wabi-sabi, cette esthétique japonaise qui honore la beauté des choses vieillissantes et fait goûter à la saveur de l'imperfection, à sa légère amertume. L'art de Mathilde Denize entretient cette fragilité : ce qu'elle voudrait dire n'est révélé qu'à voix basse et à demi-mot, par un doux zigzag de la pensée.

J.-P. C.



La résidence Saint-Ange

Juchée sur les premières pentes des contreforts du Vercors dominant la plaine du Drac, se dresse la Tour Saint-Ange, à Seyssins, une maison forte du XIII^e siècle. Colette Tornier, la maîtresse des lieux collectionne l'art depuis dix ans et a fait de cette demeure et de son parc un endroit dévolu à l'art. En regard de la maison et de sa tour, elle a fait construire un bâtiment permettant de recevoir un artiste en résidence. L'architecte Odile Decq, dont le projet a été retenu, a livré en mai 2015 une construction hardie composée, pour la partie habitat, d'une tour de trois étages en bois (dont le dernier forme belvédère) élevée sur une structure horizontale en béton accueillant la partie atelier. L'ensemble est recouvert de panneaux de bois teintés de bitume et percé d'ouvertures disposées pour permettre d'intéressants cadrages sur le paysage et un éclairage naturel toute la journée. La nuit, les volets de bois noir obturant les fenêtres confèrent au bâtiment l'aspect d'un monolithe sombre noyé dans l'obscurité.

La résidence Saint-Ange offre chaque année un séjour de travail de trois mois à deux artistes. Ceux-ci – ils ont entre 25 et 45 ans et ont fait au moins une partie de leurs études en France – sont sélectionnés par un petit comité présidé par Colette Tornier et rassemblant une douzaine de jurés : collectionneurs, critiques, responsables de centres d'art et artistes. Chaque membre propose et défend lors de la délibération annuelle deux à trois dossiers. Les artistes sélectionnés pour la bourse Saint-Ange reçoivent pendant leur séjour une allocation mensuelle et bénéficient d'une exposition, organisée dans un centre d'art de la région, des œuvres qu'ils ont créées sur place, accompagnée d'un catalogue.

Avant Mathilde Denize (de février à avril 2017), la résidence a reçu Maude Maris, Lionel Sabatté, Estéfania Peñafiel Loaiza, et prochainement Clément Bagot.

J.-P. C.

■ **Isabelle Levenez**

Du jeudi 30 mars au samedi 6 mai, Espace Vallès
Vernissage, jeudi 30 mars à partir de 18 h 30
Conférence "L'écriture dans l'art", jeudi 13 avril, 19 h 30, Fabrice Nesta

■ **Ciné-rencontre, Les poètes sont encore vivants**

Documentaire de Xavier Gayan
Dimanche 2 avril, 11 h, Mon Ciné

■ **La quinzaine artistique**

Du lundi 3 au vendredi 14 avril,
cf. programme du CRC - Centre Erik-Satie

■ **Un lac**

C^{ie} Bateau de papier, clown, danse dès 8 ans
Mercredi 5 avril, 20 h, L'heure bleue

■ **Ciné-débat, Zéro phyto 100% bio**

Documentaire, avec Guillaume Bodin
Mercredi 12 avril, 20 h, Mon Ciné

■ **Ciné-débat, Je danserai si je veux**

De Maysaloun Hamoud
Jeudi 13 avril, 20 h, Mon Ciné

■ **Festival jeune public Trois petits pas au cinéma**

Du mercredi 19 au mercredi 26 avril, Mon Ciné

■ **Bal de la Liberté avec les Barbarins Fourchus**

Vendredi 5 mai, à partir de 20 h 30, place de la Liberté

■ **Atelier mouvement dansé**

Parents-enfants 2/4 ans avec Anne-Marie Pascoli
Samedi 6 mai, de 9 h 30 à 11 h 30, CRC - Centre Erik Satie

■ **Les bords du monde**

Création Ophélie théâtre, danse
Jeudi 11 mai, 14 h 15 et 20 h, L'heure bleue

■ **30^e Festival des Arts du récit**

Centre des Arts du Récit
Du mardi 5 au samedi 20 mai

■ **Holloway Jones**

C^{ie} Ariadne, Théâtre à partir de 12 ans
Mercredi 17 mai, 20 h, et jeudi 18 mai, 10 h et 14 h 15, L'heure bleue

■ **Ciné-débat, Un homme de trop**

Fiction de Costa Gravas
Mardi 30 mai, 18 h 30, Mon Ciné

■ **Lire, écrire, publier**

Poésie avec Alain Blanc, Jacques Brémond, Jean-Pierre Chambon
Mercredi 31 mai, 18 h 30, Espace culturel René Proby

■ **Mathilde Denize, Faire part**

Du jeudi 1^{er} juin au samedi 8 juillet, Espace Vallès
Vernissage le jeudi 1^{er} juin à partir de 18 h 30
Conférence, jeudi 8 juin, 19 h, Fabrice Nesta

■ **Vents d'est... en ouest**

Voyage musical avec Michel Supera et Eric Comère et les élèves du CRC - Centre Erik-Satie
Mercredi 7 juin, 19 h 30, Espace culturel René Proby

■ **Musik-en-l'Hères invite le jazz**

Concert festif avec les élèves du CRC - Centre Erik-Satie et le groupe Around eight'O'Clock de Voiron
Jeudi 8 juin, 20 h, Espace culturel René Proby

■ **Festival Foul'Baz'Art(s)**

Vendredi 9 et samedi 10 juin
Place Pierre Mendès France

■ **Faites de la poésie**

Mercredi 14 juin, de 18 h à 20 h, ateliers livres à deux mains et 20 h la poésie en partage, Espace culturel René Proby

Je souhaite recevoir
gratuitement les
prochains numéros.

- par courrier
 par e-mail

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

E-mail :

Coupon à retourner à :

Maison communale
Direction des affaires culturelles
111 avenue Ambroise Croizat
CS 50007 38401 Saint-Martin-d'Hères
Cedex
contact-mairie@saintmartindheres.fr